

Juliette Kempf

*En Souvenances – vers une poétique de la voix**

Sans le savoir, l'un des premiers textes de Bachelard que je lis est « Rêverie et radio ». Sans le savoir, car ce livre que j'ai alors entre les mains, je ne sais ce qu'il est ni réellement d'où il vient. D'où, de la maison familiale, certes ; oui, de la maison natale. Mais sans le savoir en fait, c'est de la maison onirique qu'il semble surgir, en tous cas c'est en elle qu'il me conduit. Dans cette maison, je ne sais ce que les mots disent, je ne me préoccupe pas de qui les a écrits ou rêvés. Je les reçois simplement, comme une mélodie qui m'accompagne au long des trajets dans la grande ville, un peu bruyante, un peu sale, un peu grise. Qui malgré ses vêtements bien éloignés du calme champêtre où l'on pourrait rêver les premières années, qui, malgré cela, est bien le lieu, la maison de l'enfance, cette grande capitale aux millions d'allants et de venants. Et qu'on le veuille ou non, qui porte alors en secret, pour l'être qui y a grandi, les ressources de la maison natale, et avec elle les ressorts qui ouvrent la maison onirique. Alors, dans un bus cahotant aux vitres gribouillées, aux arrêts brutaux et aux indicatifs sonores éloignés de tout le silence du poème, en l'être que je suis s'ouvrent des espaces de la maison onirique, aidée qu'elle se trouve ici en terre natale, en terre de l'enfance. Dans cette maison onirique, sans le savoir et sans le nommer, s'ouvre le goût de la rêverie, s'ouvre ce lieu qui s'abreuve aux mots sans les comprendre, sans chercher à les comprendre. Qui s'abreuve à leur rythme, à leur musique, à leur qualité de présence en deçà, ou au-delà du savoir et de toute quête apparemment philosophique. Celle qui lit alors, dans ces journées de fin d'hiver, entre un froid déclinant et la sueur fraîche du printemps citadin, comprend que ce livre ne semble pas être de poèmes. Elle comprend également qu'il ne s'agit pas d'histoires. Elle est suffisamment consciente pour savoir qu'elle n'est pas en train d'écouter de la musique. Pourtant elle s'emplît de ces textes comme s'ils étaient un peu de tout cela. Et lorsque l'autobus au nom de couleur rouge freine brusquement la fin de son parcours, elle en descend, émerveillée et nourrie de

* See the link for all the sound tracks mentioned in the Sonography section: <https://gastonbachelard.org/sonotheque/>

Pour tous les extraits sonores mentionnés dans la section Sonographie, voir le lien : <https://gastonbachelard.org/sonotheque/>

Per tutti gli estratti sonori citati nella sezione Sonografia consultare il link: <https://gastonbachelard.org/sonotheque/>

ces mots qu'elle a *mangés*, sans pouvoir en répéter un seul ni dire à quiconque ce qu'ils pouvaient bien raconter. Émerveillée de ces quarante minutes qui lui ont offert *le droit de rêver*, chaque jour, sur le chemin du théâtre.

Dans ce lieu, dans cette maison onirique, c'est bien l'ouïe qui prédomine et qui accorde au cœur un espace inexistant pour les yeux, peut-être même aux antipodes de ce que les yeux sont en train de voir. Et cela bien qu'il s'agisse d'une ouïe intérieure, celle qui, précisément, entend la voix de l'auteur lui chanter ses textes ; ou plutôt lui psalmodier, dans cette scansion singulière entre la parole et la musique, où l'on sent que plus que le signifié, c'est l'acte vibratoire de la parole qui est transmis. Oui, elle psalmodie au creux de la rêverie, au creux de l'imagination, cette voix qui n'a encore aucun visage, ni même aucun nom. Aucune histoire. Cette voix qui lorsqu'elle sera découverte plus tard dans sa matière concrète sera aimée tout autant que la voix silencieuse et vivante qu'elle a créée dans l'oreille intérieure, dans la déclamation muette qui ne savait ce qu'elle déclamait. Découverte avec la surprise de la rencontrer si terrienne et si savoureuse. Si *terreuse*, la voix du philosophe rêveur de ciel.

Car c'est par les rêves aériens que la voix prendra figure, que la pensée poétique prendra nom, que les mots prendront sens, sans jamais se défaire du silence et de la musique qui en sont aussi la substance, du rythme qui les porte, du souffle qui les origine. Oui, quelques saisons après la rencontre presque uniquement sensible, comme amoureuse – lorsque divague ailleurs la part de l'esprit dédiée à comprendre – avec les textes du *Droit de rêver*, l'air et ses songes sont entrés avec tout autant de fracas que de délicatesse dans la maison onirique pour continuer de la bâtir, de la découvrir, de l'habiter. L'on sut alors qu'un certain Gaston Bachelard avait existé et avait laissé d'infinis trésors pour l'âme poétique, et l'on sut que notre cœur pour toujours rendrait grâce pour l'existence de cet homme-ci. Que par-delà les temporalités de l'existence terrestre qui nous séparent parfois de ceux que nous aurions voulu connaître, parfois nous les connaissons et les reconnaissons ; oui, *nous les connaissons*. Et nous touchons alors leur imagination, qui est une étoffe sensible, une matière, une présence, de la main de l'amitié, lorsque de peau à peau un peu de la vie silencieuse, de cette vie murmurée qui unit les êtres, se transmet. Voilà que par l'oreille intérieure, voilà que par la peau et la caresse des mots, j'avais rencontré un maître en rêverie. J'ose doucement l'appeler maître en verrerie, lui dont toute l'œuvre me semble s'incliner pour laisser passer une lumière, un au-delà des mots, une lueur dont ces mots se font passeurs et qu'ils ne contrôlent pas. Pour qu'à travers la lecture, le lecteur se rencontre. Et se transforme comme un vitrail selon l'instant du jour ou de la nuit.

Qu'est-ce donc, cette parole qui vit comme un rythme dans l'intime de notre chambre secrète, de notre chambre à rêver ? Cette parole qui se tait et qui pourtant ne saurait exister sans voix. Ne saurait être imaginée sans une *voix*. Et cette voix qui croit ne porter que du sens lorsqu'elle porte tant d'autres saveurs et d'autres mystères dont elle n'a pas même conscience ? Qu'est-ce donc que cela, qui parmi d'autres matières fonde le poétique dans ce qu'il dit *et* dans ce qu'il ne dit pas, *sous* ce qu'il dit, à travers ce qu'il dit, dans la chair sensible de ses images dont les peaux de ma maison onirique touchent la texture, pourtant invisible ?

C'est ainsi que la rêverie est entrée dans ma vie – ou plutôt, car elle y était en fait depuis les premiers germes de la relation au monde, qu'elle est devenue consciente –, indéfectiblement liée au son, et à la *peau*. À la perception par la peau.

Oui, la peau change lorsqu'on entre en rêverie.

On s'est alors mis à rêver par le son, à beaucoup rêver par le son, à tâcher d'apprendre à rêver par le son et à aiguïser ces rêveries. Et dans le même mouvement, à aiguïser cette perception du silence *sous les choses*, qui se trouve en secret à la racine du poème. À entrer, doucement, « dans le silence qui respire », dans « le règne du "silence ouvert"... »¹

De ce silence a surgi un souvenir, ou plutôt *une souvenance*. Celle du désir de plonger dans les eaux profondes de Mémoire, et de les explorer poétiquement. Avec elle tout aussitôt, est apparu de nouveau le maître en rêverie. D'impressions et d'intuitions quasi non verbales, presque trop proches de ce lointain endroit où Mémoire prend sa source, il est devenu le traducteur, un pont vers la rive poétique où les images sensibles peuvent prendre forme, et nous *parler*. Et tout aussitôt, il a donné une direction. Explorer Mémoire n'aurait pas lieu sans se fondre dans la porosité à la fois aquatique et aérienne entre mémoire, imagination, poésie et rêverie.

« Pour revivre les *valeurs* du passé, il faut rêver, il faut accepter cette grande dilatation psychique qu'est la rêverie, dans la paix d'un grand repos. Alors la Mémoire et l'Imagination rivalisent pour nous rendre les images qui tiennent à notre vie »².

Nous nous sommes mis à *rêver en nous souvenant*, à *nous souvenir en rêvant*. À pénétrer, à tâtons, « ce gynécée des souvenances qu'est toute mémoire, très ancienne mémoire »³.

Et parallèlement au théâtre, à cet art de la vibration commune, de la présence partagée, il me fallait ouvrir un espace d'intimité, de solitude, un espace où la liaison poétique pourrait exister à l'abri des regards. Il me fallait tenter de *matérialiser* une maison onirique, pour y offrir une rêverie sonore où les voix et les souffles accorderaient au visiteur *d'entrer dans sa nuit*, d'être mis « en état d'âme naissante »⁴. Un espace où sa rêverie intime rejoindrait sa rêverie cosmique.

Oui, il fallait entrer en rêverie par le sonore, car « l'oreille peut entendre plus profondément que les yeux ne peuvent voir »⁵. Et créer les conditions d'une écoute intime, d'une écoute en refuge, afin que ce soit *toute la peau* qui entende.

La maison onirique a pris corps sous la forme d'une hutte. D'une grotte.

Une demeure sans porte si ce n'est un voile, un rideau que l'on peut ouvrir et qui laisse passer la clarté. L'on est protégé, mais pas enfermé⁶.

Cette grotte est un ventre de terre. Ses parois extérieures sont une peau d'argile rouge. L'argile, lorsqu'elle cuit par le feu, se met à chanter. Le son, le souffle et la

¹ Bachelard G., *L'Air et les songes*, Paris, José Corti, 1943, p. 274.

² Bachelard G., *La poétique de la rêverie*, Paris, Puf, 1960, p. 90.

³ *ibid.*, p. 17.

⁴ *ibid.*, p. 14.

⁵ Lawrence D.H., cité par G. Bachelard dans *La terre et les rêveries du repos*, Paris, José Corti, 1948, p. 217.

⁶ Voir *La terre et les rêveries du repos*, chapitre « la grotte », Paris, José Corti, 1948, p. 209.

résonance naissent de cette matière silencieuse. Alors, « le langage veut couler »⁷. Cette grotte sonne, cette grotte chante, cette grotte parle. Comme du vaste fond de l'eau humaine, comme cette Enfance qui sort de l'ombre, émergent d'elle autant de voix que d'âges. Car au-dedans, l'autre est lumineux. Les souvenirs et renaissent comme des rayonnements d'être⁸.

Pour dire cette poésie de la mémoire et de la mémoire rêvée, ce sont des voix que l'on a récoltées. Nous les avons cueillies sur les berges, au gré des haltes de notre navigation, à tous les stades de leur maturité. Pousse à peine sortie de terre, bouton prêt à éclore ou fleur odorante, plante dressée vers son ciel ou tige fanée, déclinant doucement vers un retour au nourrissage de l'humus.

L'une de ces voix babille, les autres parlent. Dès qu'elles le peuvent, elles parlent, se souviennent, oublient, rêvent, inventent. Elles sont de 3 mois à 104 ans. J'ai quêté dans ces voix – dans ces âges – des histoires, des mémoires. J'ai quêté des bribes de paysage, de ce grand paysage qui s'étend au long du voyage en Mémoire. Et pour cela, j'ai demandé des souvenirs liés à la terre, à l'eau, au feu, à l'air et aux astres, j'ai cherché des entrées non par les dates, mais par les saisons, par les débuts qui n'en ont jamais fini de commencer, par les touches et par les odeurs, non tellement par la ligne. S'il est une histoire, elle ne se voulait pas en ligne, mais en spirale. Et pouvait être histoire inventée, rêvée. Peu à peu, les voix se sont tenues sur la brèche entre chercher du souvenir et créer de la rêverie.

Aussi, j'ai quêté la texture de ces voix. La terre, l'eau, l'air, pas uniquement de ce qu'elles disent, mais qu'elles portent en elles-mêmes, dans leur être même de voix qui parlent et font silence, qui hésitent, qui respirent. Qui froissent les consonnes et dansent les syllabes chacune dans le chant qui lui est propre, dans sa tonalité et ses ondulations. Je récoltais leur matière-son. Leur être-son. N'est-ce pas cette matière vocale, déjà musique, qui fait aussi glisser vers un autre mode du *lire*, une autre qualité d'écoute ; cette matière vocale qui ouvre une perception par *l'imagination sensible* – car alors la chair de mon ouïe est mise en contact avec la chair d'une parole ?

Enfin, convaincue comme notre rêveur de mots que la poésie est l'un des destins de la parole⁹, j'osais guetter, derrière ou à travers les choses dites, les images poétiques qui surgiraient sans que la parole elle-même s'en rende compte, dans la vie instantanée de cette parole humaine qui tend vers l'image, qui de tout son être inconscient tend vers le poème. Puis guetter celles des images qui apparaîtraient dans le tissage d'une parole à une autre parole, dans le tramage des voix entre elles. Car de toutes ces voix et de chacune leur rêverie, il a fallu écrire une seule rêverie tenant dans le geste d'une main, qui deviendrait celle du visiteur, et ainsi deviendrait myriade de rêveries comme autant de visiteurs, d'oreilles, de peaux. Pourtant il est certain ici qu'il ne s'agit pas d'un poème écrit, qu'il ne pourra pas s'agir d'un poème écrit, même si l'on s'amusait à tenter de le transcrire. Non, il est à entendre, ce poème ; elle est purement vocale, cette rêverie. Une rêverie d'homme comme « tuyau sonore », comme « roseau parlant »¹⁰.

⁷ Bachelard G., *L'Eau et les rêves*, Paris, José Corti, 1942, p. 210.

⁸ Voir Bachelard G., *La poésie de la rêverie*, Paris, Puf, 1960, p. 117.

⁹ *Ibid.*, p. 3.

¹⁰ Voir Bachelard G., *L'Air et les songes*, Paris, José Corti, 1943, p. 272.

Elle est un témoin de la *voix du monde*, et témoigne d'une imagination sur la mémoire du monde, parmi myriade d'imaginations.

À la presque fin du voyage, on a cueilli des voix qui chantent. On leur a demandé, comment vous souvenez-vous d'un souvenir qui ne vous appartient pas, d'une mémoire qui va plus loin que vous-même ? On a demandé cela à neuf femmes, car elles sont neuf, les filles de Mémoire. Alors elles ont offert une traversée et une rêverie contenues dans leurs voix, dans leurs êtres de voix qui ne disent mots mais qui sans en dire en inventent mille, disent tout autant de paysages que les espaces sonores qu'elles révèlent. Et l'on a tâché de broder, de broder ces voix qui se souviennent par le chant, dans les matières des voix qui se souviennent par la parole. Toutes, alors, semblent issues d'une voix première, d'un foyer qui est presque un silence, qui est tout juste un souffle, comme le souvenir d'une respiration cosmique initiale. Oui, l'homme qui respire dans le creux du roseau, l'homme qui ainsi crée la flûte et la musique, ne rejoint-il pas, à chacun de ses souffles, « la respiration du grand être terrestre »¹¹ ?

On ne voit pas de visage, on ne voit pas de visage dans cette grotte rayonnante, sauf peut-être si l'on perçoit les visages de cent images, les rêves-souvenirs de cent voix qui éveillent le visiteur à ses propres images, ses propres âges et ses propres souvenirs. L'éveillent à explorer sa propre mémoire comme une géographie singulière jouant sans vergogne sur plusieurs terres – pour qu'il chemine, le visiteur, peut-être, *au-delà du souvenir*.

Oui, car en plongeant dans le *noyau d'enfance* où se trouve la potentielle plénitude de la rêverie cosmique, où se trouvent les premières briques et les ballots de paille pour hisser le modeste refuge de la maison onirique, où se trouve, sans doute, la nostalgie d'un temps élégiaque, nous allons *plus loin que notre enfance*. En nous autorisant à créer et à réinventer nos souvenirs, en en faisant des souvenances, nous pouvons rêver à un être préalable à notre être, à toute une *antécédence d'être*. Nous pouvons non seulement revivre notre naissance, mais aussi rêver à un *au-delà de la naissance*. Peut-être alors, émergeant du lac de Mémoire, des impressions se révéleront à la surface – *le souvenir d'un avant-monde*. Déposant un morceau de lumière sur l'étendue des eaux noires et brillantes. Créant image, luminescence. Créant réminiscence.

Cet *amont de l'amont*, cette *mémoire de cosmos*, le poète et le rêveur s'y enivrent à plein corps, de ce corps qui est la pensée tout entière, une pensée sensible.

Mais ce *lointain du temps*, perdu au plus profond de notre psychisme, de notre âme, n'est-il pas un *au-delà du temps* ; les rêveries en ces profondeurs n'aiguissent-elles pas la lame pour trancher verticalement ce temps qui enserre notre mémoire en nos histoires ?

« La vie première n'est-elle pas un essai d'éternité ?

Comme la vie est grande quand on médite sur ses commencements ! Méditer sur une origine, n'est-ce pas rêver ? Et rêver sur une origine, n'est-ce pas la dépasser ? Au-delà de notre histoire, se tend notre "incommensurable mémoire" »¹²

¹¹ Bachelard G., *La terre et les rêveries du repos*, Paris, José Corti, 1948, p. 221.

¹² Bachelard G., *La poétique de la rêverie*, Paris, Puf, 1960, p. 94.

Car la grotte aux souvenirs, intimement nourrie à la coupe du breuvage bachelardien, l'est aussi d'une autre source ; celle, précisément, qui a rêvé Mémoire comme la grande mère des arts, des connaissances, des inspiratrices – de nos sœurs les Muses. Qui a rêvé Mémoire non pas *dans le temps* mais comme une omniscience au-dessus de ce temps, et, sur l'autre rive, comme l'eau qui nous accorderait d'en sortir ou, au moins, peut-être, de demeurer sans heure dans la rêverie cosmique, dans le règne du *je cosmisant*.

Mon maître verrier ne m'a jamais parlé d'elle, si peu de ses enfants. C'est je crois qu'elles l'irriguaient tout entier, et sa poétique de la mémoire avec lui, dans le silence des vivres inconscients. Du moins je me plais à le rêver. Et il m'a autorisée à rêver, alors je saute à pieds joints.

Et j'ose rêver qu'en vingt-quatre minutes solitairement vécues dans le ventre d'argile rouge, d'argile sonnante, d'argile parlante, d'argile chantante, le visiteur parfois goûtera un peu de ce lieu d'avant les lieux, de ce temps d'avant les temps, qui est en lui au plus profond de son être rêveur, de son être verrier. Vingt-quatre minutes sont moins que le trajet qui me conduisait de l'Est au Nord de la cité natale, qui m'initiait au droit de rêver, mais j'ose le prendre et penser que ce ne sont pas des minutes mais que c'est un lieu, cet espace de la maison onirique dans lequel on s'abreuve à l'au-delà des mots, des paroles et des voix.

En ce lieu, *quand un rêveur parle, qui parle, lui ou le monde ?*¹³

Juliette Kempf
kempf.juliette@gmail.com

Post-Scriptum : *En Souvenances* est une installation sonore dédiée à la rêverie solitaire. Elle a été créée à Nantes en 2022, et s'inscrit dans le projet pluriel Mémoire(s) que j'ai mené au sein de la compagnie Le Désert en Ville, qui a abouti à deux autres œuvres, le spectacle *Souviens-toi d'avant l'aube* que j'ai écrit et mis en scène, et le film *Dans les eaux de Mémoire*, réalisé à partir du spectacle par Fabrice Leroy. Les voix parlées de l'œuvre *En Souvenances* proviennent du collectage « Le Voyage en Mémoire » réalisé entre 2019 et 2022 auprès de 49 personnes âgées de 3 mois à 104 ans, anonymes, que je remercie profondément pour avoir offert leurs voix et leurs souvenirs. La réalisation matérielle de l'œuvre n'aurait jamais pu avoir lieu sans mes compagnons d'aventure que sont Aurélien Izard, scénographe, Pauline Bourguignon, créatrice textile, Lucas Pizzini, réalisateur sonore, et Isabelle Ardouin, créatrice lumière, que je remercie chacun du fond du cœur pour m'avoir suivie dans cette rêverie. Matériaux essentiels de la création sonore, les flûtes ont été jouées par Pierre Hamon, apportant sa finesse et son inspiration musicales, comme l'ont fait, pour les chants improvisés, Marta Dubas, Emmanuelle de Gasquet, Maryline Guitton, Clara Pertuy, Catherine Schokert, Judith Vaes, Maud Le Voyer (7 "muses" sur les 9 sollicitées ayant pu répondre à l'appel). L'œuvre a été produite par Le Désert en Ville, et a reçu le soutien de la Région des Pays de la Loire, de la Fondation Mécène & Loire, de l'EHPAD La Chézalière (Nantes), du CESAME (Angers).

¹³ *Ibid.*, p. 161.